

HÖLDERLIN

Œuvres

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PHILIPPE JACCOTTET



GALLIMARD

PT
2357
H2435
1967
B-27-2027-27

ISBN : 2-07-010260-2

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© 1967 Éditions Gallimard.

CE VOLUME CONTIENT :

AVANT-PROPOS

par Philippe Jaccottet.

AVERTISSEMENT

NOTICE BIOGRAPHIQUE

I. ANNÉES D'ÉTUDES

(1784-1793)

POÈMES

Traduction par Ph. Jaccottet.

LETTRES

Traduction par D. Naville.

II. PÉRIODE D'HYPÉRION

(1794-1798)

POÈMES

Traductions par Ph. Jaccottet et G. Rond.

HYPÉRION

Traduction par Ph. Jaccottet.

ESSAIS

LETTRES

Traduction par D. Naville.

III. PÉRIODE D'EMPÉDOCLE

(1798-1800)

POÈMES

Traduction par Ph. Jaccottet.

EMPÉDOCLE

Traduction par R. Rovini.

ESSAIS

LETTRES

Traduction par D. Naville.

m'y consacrer entièrement, surtout au début. Adieu de tout cœur et fidèlement à vous.

H.

P.S. Ma lettre est partie avec quelques jours de retard. J'ai fait mes débuts dans ma fonction et mes relations. Ils ne sauraient être meilleurs. « Vous allez être heureux », m'a dit mon Consul en me recevant. Je crois qu'il a raison.

239. À SA MÈRE.

Bordeaux, vendredi saint. 1804.

Ma très chère mère!

IL ne faut pas me méconnaître si la perte de notre grand-mère, maintenant défunte, m'incite à exprimer la contenance nécessaire plutôt que le chagrin que l'amour éprouve dans nos cœurs. Je trouve que sans fermeté on se tire difficilement d'affaire; je ne veux pas être le conseiller des miens, mais pour ma part je suis obligé de défendre et de sauvegarder mon âme déjà tellement éprouvée, et les bonnes et tendres paroles qui, vous le savez bien, me viennent si facilement, il faut que je les épargne, je n'ai pas le droit de vous attendrir et de m'attendrir moi-même encore davantage. La vie nouvelle et pure qui, je le crois, est celle des défunts et qui est aussi la récompense de ceux qui, comme notre chère grand-mère, ont vécu dans une sainte simplicité, cette jeunesse du ciel qui lui échoit à présent et à laquelle son âme aspirait depuis si longtemps, ce repos, cette joie après les peines seront aussi votre récompense à vous, chère mère, chère sœur; une belle mort, la certitude d'un départ de la vie vers la vie sont aussi réservées à mon frère et à moi, ainsi qu'à tous les nôtres, comme je le crois.

D'ici là qu'un esprit fidèle et ferme soit notre guide et que le Très-Haut qui est au ciel nous préserve de l'indolence, nous fasse agir avec mesure et trouver ce qui convient.

Quant à moi, tout va pour le mieux! J'espère aussi

mériter à la longue les avantages que me procure ma position et, quand un jour je rentrerai au pays, ne pas être tout à fait indigne des personnes vraiment parfaites auxquelles je suis lié ici.

Songez à moi, mes chers, dans toute la mesure où vous n'en serez pas troublés dans vos occupations. Je souhaite à mon frère de poursuivre sa route avec succès, comme il a progressé jusqu'à présent dans son milieu, ses affaires.

Je suppose que les bons enfants vous causent de grandes joies et que vous êtes heureuse, entourée de ces vivantes images de l'espoir, comme je le suis au milieu de mes élèves. Saluez mes amis, excusez-moi de ne pas écrire; étant donné la grande distance et mes occupations, une certaine économie en matière épistolaire me paraît préférable pour le moment. Nous n'en restons pas moins ce que nous sommes les uns pour les autres.

Fidèlement, votre

H.

240. À CASIMIR ULRICH BÖHLENDORFF¹.

Mon cher,

IL y a longtemps que je ne t'ai écrit, entre-temps j'ai été en France et j'ai vu la terre triste et solitaire, les bergers de la France méridionale et certaines beautés, hommes et femmes, qui ont grandi dans l'angoisse du doute patriotique et de la faim.

L'élément puissant, le feu du ciel et le silence des hommes, leur vie dans la nature, modeste et contente, m'ont saisi constamment, et comme on le prétend des héros, je puis bien dire qu'Apollon m'a frappé².

Dans les régions qui confinent à la Vendée j'ai été intéressé par l'élément sauvage, guerrier, le pur viril à qui la lumière de la vie est donnée immédiatement dans les yeux et les membres et qui éprouve le sentiment de la mort comme une virtuosité où s'assouvit sa soif de savoir³.

L'aspect athlétique des Méridionaux, au milieu des vestiges de l'esprit antique, m'a familiarisé davantage avec la véritable nature des Grecs; j'ai appris à connaître

leur caractère et leur sagesse, leur corps, leur manière de grandir dans leur climat et la règle par laquelle ils préservaient le génie présomptueux de la violence de l'élément.

C'est ce qui déterminait leur caractère ethnique, leur façon d'assimiler les natures étrangères et de se communiquer à elles. Voilà leur individualité originale, laquelle se traduit dans la vie du fait que l'intelligence suprême est force de réflexion, au sens grec; et cela est compréhensible lorsqu'on a compris le corps héroïque des Grecs; leur caractère populaire est tendresse comme le nôtre [est sobriété].

L'impression produite par la vue des Antiques⁴ m'a fait mieux comprendre non seulement les Grecs, mais plus généralement l'art suprême, qui, même dans le mouvement et la phénoménalisation suprêmes des concepts et de toute opinion sérieuse, maintient toute chose pour soi en sa permanence, de sorte que la sûreté ainsi entendue constitue la forme suprême du signe.

Après maintes émotions et bouleversements de l'âme j'avais besoin de me fixer pour un temps, et je vis à présent dans ma ville natale⁵.

Plus je l'étudie, plus la nature de ma patrie m'émeut puissamment. L'orage, non seulement sous son aspect le plus élevé, mais précisément en tant que puissance et comme figure parmi les autres formes du ciel, la lumière donnant forme nationale, en tant que principe, et à la manière du Destin, afin que nous ayons un sacré, l'intensité de ses allées et venues, le caractère particulier des forêts et la rencontre dans une même région de caractères différents de la nature, que tous les lieux sacrés de la terre se retrouvent en un même lieu et la lumière philosophique autour de ma fenêtre, voilà ce qui fait maintenant ma joie; puissé-je me souvenir comment je suis arrivé jusqu'ici⁶!

Mon cher, je pense que nous ne commenterons plus les poètes des temps passés; c'est la manière même de chanter qui va prendre un caractère différent, et si nous ne réussissons pas, c'est parce que, depuis les Grecs, nous sommes les premiers à chanter selon la patrie et la nature, vraiment originellement.

Écris-moi bientôt sans faute. J'ai besoin de tes pures sonorités. La Psyché entre amis, la naissance de la pensée

dans la conversation et la correspondance est nécessaire aux artistes. Autrement, nous n'avons aucune pensée pour nous-mêmes; elle appartient à l'image sacrée que nous formons. Porte-toi bien.

Ton H.

241. À FRIEDRICH WILMANS¹.

Nürtingen, près Stuttgart,
le 20 septembre 1803.

Excellence et très honoré Monsieur,

JE vous remercie infiniment d'avoir eu la bonté de vous intéresser à la traduction des tragédies de Sophocle.

N'ayant pas encore de réponse de mon ami Schelling² qui voulait les communiquer au théâtre de Weimar, je préfère emprunter la voie la plus sûre et faire usage de votre aimable proposition.

Je veux bien que le premier volume ne paraisse qu'au moment de la foire de Jubilate, d'autant que j'ai des matériaux suffisants pour faire précéder les tragédies d'une introduction que je pense pouvoir rédiger cet automne encore³.

Par conformisme national et par certains défauts dont il a toujours su s'arranger, l'art grec nous est étranger; j'espère en donner au public une idée plus vivante qu'à l'ordinaire, en accentuant le caractère oriental qu'il a toujours renié et en rectifiant, quand il y a lieu, ses défauts esthétiques⁴.

Je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir, par votre aimable missive, si bien compris, car vous me procurez une liberté d'expression au moment où je parviens mieux qu'auparavant à m'inspirer de l'esprit de la Nature et de celui de la Patrie.

Je suis, avec ma véritable considération,

Votre très obéissant serviteur

HÖLDERLIN.

5. Libre citation de Goethe : *Grenzen der Menschheit*. Il semble bien que Hölderlin soit resté complètement étranger à l'œuvre de Goethe, qu'il ne cite presque jamais.

6. Cette phrase rappelle un vers de *Chiron*, p. 784.

P. 1006.

237. À SA MÈRE.

1. Hölderlin fut retenu à Strasbourg du 15 au 30 décembre par les autorités locales, à cause des troubles politiques du moment. C'est pour les mêmes raisons, vraisemblablement, qu'il dut renoncer à son projet de visiter Paris et qu'on lui imposa le détour par Lyon.

P. 1007.

238. À SA MÈRE.

1. Il se peut que Hölderlin ait fait le voyage Lyon-Bordeaux (environ 600 km.) en grande partie à pied, en suivant l'itinéraire de ce qui est actuellement la Nationale 89.

Là encore est sensible le désarroi qu'essaie de contenir la sécheresse du ton. Le dernier paragraphe de la lettre consono admirablement avec le ton de certains poèmes tardifs comme *Les Fruits sont mûrs...* (p. 831). L'accent, de plus en plus, est mis sur la fermeté, la mesure, et aussi sur cette simplicité innocente, « sans un pli », que dit le mot *Einfalt* : « Mon logement est presque trop beau. Je serais content d'une sûre simplicité... »

P. 1008.

239. À SA MÈRE.

1. La grand-mère de Hölderlin était morte le 14 février à Nürtingen. Le 10 mai déjà, le poète obtenait son visa de retour. On ne sait pratiquement rien sur ces quelques mois à Bordeaux. Cf. toutefois les précieuses recherches d'Adolf Beck, *Hölderlin-Jahrbuch* 1950, p. 72/94, et 1951, p. 50/67.

P. 1009.

240. À CASIMIR ULRICH BÖHLENDORFF.

1. Brouillon d'une lettre à dater probablement de l'automne 1802. Hölderlin était arrivé à Nürtingen en juillet, dans l'état que décrit Schwab : « Il parut avec l'air égaré et des gestes frénétiques, dans un état de folie sans espoir et un équipage qui semblait confirmer les dires selon lesquels il avait été attaqué en chemin par des voleurs... » Il trouva à son retour la lettre de Sinclair lui annonçant la mort de Suzette Gontard : « ... Le 22 de ce mois [juin 1802] madame G. est morte de la rougeole, le dixième jour de sa maladie. Ses enfants l'ont eue en même temps et s'en sont heureusement remis. L'hiver dernier, elle avait contracté une toux dangereuse qui avait affaibli ses poumons. Elle est demeurée jusqu'au bout semblable à

soi. Sa mort fut à l'image de sa vie. Ce départ m'a bouleversé, et je pleure en t'écrivant ces lignes. Depuis votre séparation je ne l'avais pas revue moi non plus et j'eusse tenu pour un manque de respect de m'informer d'un être dont la vie immuable et sereine était celle de la divinité... » (Trad. G. Roud).

Si les premières atteintes de la folie sont sensibles dans le style de cette lettre, ce qu'elle dit n'en est pas moins essentiel.

2. Une fois de plus, l'opposition est manifeste entre la violence du ciel et la limitation, la tranquillité possible de la vie humaine.

3. La Vendée portait encore les traces des combats sanglants entre chouans et révolutionnaires. Hölderlin a dû la longer en rentrant par Paris.

Pour l'usage du mot « virtuosité », cf. les *Remarques*, p. 961, où F. Fédier l'entend comme « habileté capable de mobiliser une force ».

Plus loin, on retrouve le mot « athlétique » : cf. note 2, p. 964.

Plus loin, « popularité » doit s'entendre comme « le propre du peuple ». Il faut sans doute compléter la phrase, d'après Adolf Beck : « Elle est tendresse, comme notre popularité est sobriété ».

Cf. Heidegger, *Hölderlin-Jahrbuch* 1958-60, p. 24.

4. A Paris, vraisemblablement.

5. D'où le fidèle Sinclair devait l'emmener en voyage à Regensburg, pour finir par l'installer à Hombourg.

6. Cf. Heidegger, *Hölderlin-Jahrbuch* 1958/60.

Cet étrange passage, si chargé de pensée, dit mieux qu'aucun autre où le poète, en ce moment le plus haut de sa vie, était parvenu.

Pour des commentaires plus détaillés aux lettres de cette période, on consultera avec profit les notes de F. Fédier, qui en a donné la traduction après celle des *Remarques* (Collection 10/18, p. 175/87).

P. 1011.

241. À FRIEDRICH WILMANS.

1. F. Wilmans (1764-1830), l'éditeur des Romantiques à Francfort. C'est lui qui publia les traductions de Sophocle. Hölderlin leur cherchait un éditeur depuis octobre 1802.

2. Hölderlin avait rendu visite à Schelling au début de l'été 1803. Cf. la lettre de celui-ci à Hegel, du 11 juillet : « Le spectacle le plus triste que j'aie eu durant mon séjour dans cette ville, c'est celui de Hölderlin. Depuis son voyage en France (où il était parti sur une recommandation du professeur Ströhlin avec des idées tout à fait fausses sur ce qu'il aurait à faire dans son nouveau poste, et dont il est aussitôt revenu, parce qu'on semble avoir exigé de lui des choses qu'il était incapable d'accomplir ou qui ne pouvaient s'accorder avec sa susceptibilité) — depuis ce fatal voyage, son esprit est tout à fait altéré; et bien qu'il soit encore dans une certaine mesure capable de faire certains travaux (p. ex. des traductions du grec), il se trouve dans un état d'absence totale d'esprit. Sa vue m'a bouleversé : il